

Depuis qu'il avait fait alliance avec Colman Lebreton et son ami Bertie Johnson, Colman s'était mit fièvreusement à la besogne, en se jurant que, fallût-il soulever des montagnes, il mettrait au jour l'effreux secret enseveli dans la tombe de l'inconnue de Rosmeur.

Maintenant l'ancien greffier avait fait son plan et préparé sa campagne.

Vaguement, comme on aperçoit un pâle soleil au travers des brouillards de la grève, il apercevait une apparence de vérité.

Et, pour lui, plus encore que pour ses alliés, s'il était possible, le crime se montrait indéniable.

Mais il fallait en reconstituer la scène, rebâtir tout le drame, et les éléments de cette restitution étaient épars autour de lui. Il croyait retrouver deux des acteurs de la sombre tragédie dans les frères Garmin. Mais un secret instinct l'avertissait que ces acteurs n'étaient que des comparses. Comment parvenir au véritable personnage ? Comment le retrouver ?

Ce Léopold Lorrain, que jadis il avait souffleté et qui s'était vengé du soufflet par une condamnation à la prison, n'étant lui-même qu'un complaisant, un de ces complices qu'on n'initie pas ou pourquoi des actions une sorte de pavillon couvrant la marchandise d'iniquité. Celui-là avait agi par ordre, rien de plus.

En un certain sens, Lebreton était plus avancé que Kerjan. Les deux photographies qu'il possédait lui avaient déjà permis de risquer une hypothèse. Mais en outre qu'il était très prudent et, en cette qualité, s'était abstenu jusqu'à ce jour de confier ses suppositions à Kerjan, ce qu'il avait trouvé au bout de l'hypothèse l'avait épouvanté et bouleversé.

Car, ce qu'il y trouvait, c'était l'inspiration, ou tout au moins, la complicité de M. Ferreix, le père d'Alix et de Claudine. Or, Colman aimait Claudine, comme Bertrand aimait Alix.

Kerjan, lui, n'avait pas envisagé, cette hypothèse. Plus sagace peut-être que Lebreton, il ne s'était pas arrêté un instant à la culpabilité possible de M. Ferreix. Lui aussi subissait sans s'en apercevoir le prestige de la beauté des deux sœurs.

Il les avait connues plusieurs années plus tôt, alors qu'Alixette avait treize ans et Dina dix. Il les avait vues grandir, se développer, s'embellir, et avait su leur vouer une affection admirative.

Non, les soupçons de Kerjan n'effleuraient même pas Ferreix. Ils cherchaient un autre responsable.

Cet autre responsable, Lebreton, mieux documenté pourtant, ne l'avait pas entièrement deviné.

Ce fut dans de telles dispositions d'esprit qu'Yves Kerjan rencontra dans les rues de Lannion l'aîné des frères Garmin se dirigeant vers la gare.

Quel secret instinct le porta-t-il à suivre son collègue sans se laisser voir, à l'écouter au moment où il prit son billet ? Il n'aurait pu le dire lui-même. Mais comme il avait la poche suffisamment garnie, comme il n'avait plus les soucis de l'hôtel, puisque, à ce moment de l'année, l'hôtel était fermé pour toute la durée de l'hiver, il prit lui-même son billet d'aller et retour pour Paris, monta dans le même train qu'Eustache Garmin, descendit avec lui à Montparnasse, et sans plus le quitter que son ombre, l'accompagna jusqu'à l'avenue Kléber.

Puis, caché dans une porte cochère, il surveilla la sortie d'Eustache, se remit à le suivre et eut cette nouvelle chance de le voir mettre dans son portefeuille les trois billets de mille francs que lui avait donnés M. de Myriès.

Cette fois, Kerjan était renseigné. Une simple question au concierge lui avait livré le nom du locataire que d'ailleurs, il avait deviné. Maintenant, il n'y avait plus de doute. M. de Myriès était en relations "d'affaires," car on n'aurait pu dire "d'amitié," avec les frères Garmin, hôteliers de Keravilio.

Aussi, le soir de ce même jour, l'ancien greffier adressait-il à Lebreton une épître conçue en ces termes :

"Cher monsieur,

"La Providence, car je ne crois pas au hasard, vient de me fournir l'occasion inespérée de faire une découverte qui éclaire d'un jour tout nouveau nos communes recherches de ces vacances.

"J'aurai donc l'honneur de me présenter demain soir, à votre appartement, à moins que vous ne préfériez m'assigner un rendez-vous qui soit mieux à votre convenance."

Et après avoir signé sa missive, Kerjan écrivit sur l'enveloppe l'adresse du destinataire :

Monsieur Colman Lebreton,  
15, rue de Rennes—Paris.

Il n'eut point à se rendre chez celui-ci.

Le lendemain, dès neuf heures, au moment où il commençait à déjeuner selon son habitude au café au lait, le garçon de l'hôtel Bergère, où il était descendu, vint l'informer qu'un monsieur désirait lui parler.

Et, sur la réponse affirmative de l'ancien greffier, il introduisit le visiteur qui n'était autre que Lebreton.

Celui-ci accourait, stimulé par la missive que lui avait adressée Kerjan, pressé d'en connaître le sens.

En quelques mots précis, l'hôtelier le mit au courant de ses démarches, les prenant *ab ovo*, lui racontant comment il avait rencontré Eustache Garmin, l'avait suivi jusqu'à la gare de Lannion, puis, l'occasion étant propice, jusqu'à Paris et même jusqu'à l'avenue Kléber, comment il l'avait vu sortir, empochant trois billets de mille francs, de la maison habitée par M. de Myriès.

Certes, la révélation était d'une gravité qui ne pouvait échapper à l'œil perspicace de Colman.

Celui-ci serra chaleureusement la main de son bénévole auxiliaire.

—Vous mettez à tout ceci, monsieur Kerjan,—dit-il,—un dévouement qui me touche profondément. Si les pauvres morts que nous voulons venger étaient de ce monde, ils ne pourraient vous en être plus reconnaissants que je ne le suis.

Kerjan eut ce sourire d'ironique scepticisme qui lui était propre.

—Bah ! vous ne me devez pas tant de reconnaissance que vous le croyez. Sans doute je suis heureux de vous être utile et agréable, mais rien ne me prouve que je ne me venge pas moi-même de mes déboires du passé en aidant à votre vengeance.

Et, le sourcil froncé, les traits contractés, il reprit :  
—Croyez-vous donc que la prison injustement subie ne laisse pas une âpre meurtrissure au cœur d'un honnête homme ?

Il ajouta, serrant les poings, avec un fauve ressentiment dans les yeux :

—Ah ! oui, je vous le jure, c'est ma propre cause que je sers en servant la vôtre. Tous les crimes, toutes les mauvaises actions se paient dès ce monde. Il faudra bien que ceux qui m'ont fait du mal l'expient. Tant pis pour eux si votre grief et le mien s'unissent. Ils ont eu la même origine et la même satisfaction.

Lebreton le considérait avec une sorte d'admiration.

Il y avait, en effet, sur ce visage habituellement mélancolique et rêveur, une expression d'énergie farouche, décelant une volonté puissante, capable de soulever des montagnes. Entre ces deux hommes il y avait communauté de nature, et Lebreton aimait à retrouver en autrui les qualités qu'il possédait lui-même.

Depuis deux mois qu'il n'avait vu Kerjan, il n'avait cessé de se tenir en correspondance avec lui. Et les lettres qu'il avait reçu de l'ancien greffier lui avaient révélé un esprit aussi fin que cultivé. Elles avaient éveillé en Lebreton le désir de mieux connaître son acolyte, d'apprendre de sa propre bouche l'histoire d'une existence qu'il devinait aventureuse et en dehors de la banalité.

L'occasion s'offrait à lui d'interroger l'ancien greffier. Il ne la laissa pas échapper.

—Savez-vous, mon cher ami, dit-il, que le récit de votre vie doit être fort intéressant.

—Il n'offre d'intérêt que pour ceux qui m'aiment, répondit assez amèrement l'hôtelier de Saint-Efflam.

L'affectueuse insistance de Lebreton le décida pourtant, et il raconta l'histoire de ses sept dernières années.

A la suite des événements qui avaient brisé sa carrière de greffier, Yves Kerjan n'avait pu supporter la pensée de demeurer à Lannion, sans occupation et

sans vengeance. La condamnation qu'il avait subie n'avait rien de flétrissant. Elle témoignait seulement de sa trop grande vivacité, en même temps qu'elle attestait, la lâcheté de son adversaire.

Mais, aux yeux de la masse qui juge sur des mots, une condamnation est une condamnation.

Kerjan possédait un certain avoir. Le remboursement du prix de sa charge le remit en possession d'une vingtaine de mille francs. Il avait l'esprit aventureux ; il voyagea.

Oe ne fut pas un voyage banal que le sien. Cet homme, frêle d'apparence, était pourtant de nerfs d'acier. L'Afrique l'attira et, pendant trois années, il en sonda les déserts et les mystères. Sa carabine à la main, il fut un chasseur intrépide. Quand les munitions lui manquèrent, il combattit l'éléphant, le rhinocéros, le lion à l'arme blanche, ou avec la sagaie et l'arc des Cafres, à la façon des *aggagirs* Abyssins.

Pas un seul jour il ne fut malade. La fièvre, qui tue trois blancs sur quatre, ne l'entama même point.

La quatrième année, las de l'Afrique, il alla passer dix mois dans l'Inde, où il fut chasseur de tigres. Il effleura Singaïpoor, Saïgon, le Tonkin, la Chine. Puis il eut la nostalgie de l'inconnu et, le premier peut-être des Européens, vécut une année entière au milieu des Papons de la nouvelle-Guinée. Enfin, après un tour mouvementé dans les paradis de la Micronésie et de la Polynésie, après un séjour de deux mois sur le cratère du Kilalaïa, il revint en France.

Six années lui avaient suffi pour voir le monde, moins l'Amérique qui "ne lui disait rien."

Mais ce Breton, bon Français, aimait sa patrie, la petite plus encore que la grande.

Il s'établit à Saint-Efflam, ouvrit un hôtel et, tout de suite, eut une clientèle.

Telle fut, en résumé, l'histoire qu'Yves Kerjan raconta à Colman Lebreton.

La confiance appelait une réciprocité de confiance. Lebreton n'attendit point qu'on la lui demandât.

—M. Kerjan,—dit-il spontanément,—j'ai voyagé beaucoup, quoique pas autant que vous. Mes aventures offrent peu d'intérêt. J'étais officier de marine et retenu par mes fonctions, je n'ai pu, comme vous, m'initier aux usages et aux mœurs des peuples et des races avec lesquels je me suis trouvé en contact au cours de mes pérégrinations. Toutefois, étant observateur, j'ai retenu, presque sans le vouloir, certaines pratiques, certains détails qui sont restés profondément gravés dans mon esprit.

—Et quels sont ces détails qui vous ont frappé ?

—Un entre autres : l'habitude qu'ont les sauvages d'empoisonner leurs armes avec un raffinement tel que la moindre écorchure peut entraîner la mort sans laisser de trace et, surtout, en ne la faisant arriver, en quelque sorte, qu'au terme d'un délai habilement calculé. De telle sorte qu'ils éloignent le soupçon par tous les moyens.

—Cette remarque,—répondit Kerjan,—prouve que vous avez fort bien vu. Je l'ai faite comme vous, cher monsieur, et le résultat de cette observation, si je l'eusse possédé plus tôt, m'aurait grandement servi au moment du crime qui nous occupe.

—Je crois vous comprendre, fit encore Lebreton.—Vous faites allusion à cette goutte de sang mystérieuse retrouvée sur le cadavre.

—Oui, monsieur,—et non seulement à cette goutte de sang, mais surtout à l'étrange conservation du corps et à la souplesse qu'il garda jusqu'au moment de l'inhumation. Or, à ce moment j'ignorais les causes de cette conservation.

—Et... aujourd'hui ?

—Aujourd'hui il est trop tard pour vérifier mon hypothèse. Je n'en demeure pas moins persuadé que la jeune fille a été frappée avec une arme trempée dans une teinture d'euphorbe.

Lebreton tressaillit. Depuis le premier jour, où Kerjan lui avait parlé, il avait retenu cette indication de la goutte de sang.

—J'avoue que, sur ce point,—dit-il,—je ne puis que m'en rapporter à votre propre expérience. Comme vous le dites, il est malheureux qu'on ne puisse véri-